

le paradis perdu

poème dramatique inspiré de la Genèse, 1-3

Pierre Jean Jouve

lecture, orgue et cuivres



Samedi 16 mai 2009, 20h30

Temple de Pentemont, 106 rue de Grenelle, Paris 7°

Metro, ligne 12, stations Solferino ou rue du Bac Bus : lignes 63/ 68/ 69 / 83 / 84 / 94.

L'auditoire, Carrefour culturel protestant, **Entrée libre**, libre participation aux frais

Musiciens et récitants

Isabelle Sebah, Orgues. Prix de piano et de formation musicale au Conservatoire de Marseille, Isabelle Sebah a dirigé le grand chœur de 250 choristes du « Chœur et Orchestre des Grandes Ecoles ». Médaille d'Or (à l'unanimité) du Conservatoire de Paris-CNR, Grand Prix de Virtuosité (avec les félicitations du jury) du Conservatoire de Rueil-Malmaison en orgue, Prix de musique Ancienne, harmonie et contrepoint au Conservatoire de Paris-CNR, Licence de Musicologie (1ère nommée) à la Sorbonne, demi-finaliste de plusieurs concours internationaux d'orgue. Ingénieur des Télécommunications, Isabelle Sebah enseigne en parallèle à son activité professionnelle le piano et est co-titulaire de plusieurs tribunes d'orgue dans les Temples Protestants de Paris. Elle donne des concerts d'orgue en France en soliste ou avec orchestre ainsi que des Conférences-Concerts® qui présentent cet instrument souvent méconnu qu'est l'orgue (technique, répertoire, contraintes... et le jeu de l'organiste) lors de séminaires, festivals ou séances privées alliant explications orales et démonstrations à l'instrument en toute visibilité.



L'Orgue de l'Eglise de Pentemont, fabriqué en 1846 par Cavallé-Coll, est installé dans un buffet construit par l'architecte Baltard.

Bob Electon, cuivres (trompette, tuba, bugle, saxhorn ...). Musicien autodidacte depuis des années, Bon Electon a adhéré à ce projet avec enthousiasme et motivation pour se glisser dans ce merveilleux espace sonore. Après avoir essayé tous styles de musiques dans toutes sortes de formations, il lui restait à savourer l'aventure du Paradis Perdu.

Jean Philippe Molé, récitant, comédien. Après s'être essayé à la scène pendant ses vertes années, Jean Philippe Molé entreprend une formation à l'Ecole Claude Mathieu où il se confronte aux exercices « classiques » et s'initie à plusieurs techniques comme le clown, le masque, entre autres... Puis, il participe à la fondation de plusieurs compagnies et met en scène quelques pièces. On le voit au théâtre dans de nombreux classiques comme « L'Avare » ou « Les Fourberies de Scapin » de Molière « La Colonie » de Marivaux ou « Hamlet » de Shakespeare, aussi bien qu'abordant des œuvres plus contemporaines « le Soulier de Satin » de Claudel, « La Tour Eiffel Qui Tue » de Georges Van Parys, et des auteurs comme A.Galimeri, X.Durringer, H.Bernstein. Il sera l'assistant de Jacques Echantillon au Théâtre du Palais Royal. Actuellement, on le voit au Théâtre de la Porte St-Martin dans « Le Malade Imaginaire ». Il prépare actuellement un récital des œuvres du poète Paul Celan.

Philippe Oliviéro, récitant, est maître de conférences en psychologie de l'université René Descartes à Paris. Sa rencontre amoureuse avec la poésie de Pierre Jean Jouve dans les années 1970 ne s'est plus jamais interrompue. De la spiritualité de la chair au désir charnel de Dieu, nul espace vierge de la présence de l'Esprit, des sueurs de sang aux néants des puretés. Sa présence dans ce spectacle est l'expression d'une dette, d'un hommage et d'un merci au Poète.



Chanter la Genèse

« Plus profond le péché, plus vraie est la lumière »

(Pierre Jean Jouve, *Kyrié*, 1938)

Genèse, texte inaugural du Livre par excellence, la Bible, texte inaugural de l'œuvre complète, dessinée par le poète Pierre Jean Jouve, sur le pas de John Milton.

Ce chant est le drame de la créature, écrit au sceau de l'entre deux de nos existences humaines. Ce poème de l'expérience de la finitude jaillissant de l'impuissance charnelle de l'espérance de l'absolu, chante notre liberté d'homme née des rets ignorés du mal et du bien, expirant de son aspiration à la connaissance jalouse des amplitudes illimitées de Dieu.

Le Paradis Perdu de Pierre Jean Jouve est le chant du chrétien abasourdi du péché, la Faute chez le poète, d'où sourd avec terreur la connaissance de nos ignorances, l'expérience des malheurs de la perte d'unité, des désunions d'avec Dieu d'abord, cela veut dire avec soi-même, l'autre, le monde. La faute, la conscience du péché, est l'expérience de l'attente du repos d'une chair jouissante mais apaisée, d'un esprit connaissant l'amour de Dieu dans l'expérience d'une chair consciente, pourtant toujours déjà crucifiée sur la croix du manque, de l'inexorable roue du désir, de l'impuissance de la saisie égoïste de l'amour, de la farouche volonté de conservation de l'unité, de la répétition de la Chute, de l'avidité orgueilleuse de la connaissance du fond et des fins, du bien et du mal, de la vie et de la mort. L'espace du poème est l'espace de l'esprit de l'homme, il naît de la confusion « Par confuses douceurs d'engendrement ... » et s'achève au sommeil du désert « ... Sous le pleur de la nuit / Le sommeil les prend tête à tête posés / Deux pierres appuyées au grand désert ».

Une théologie aux limites de la conscience de l'inconscience

« Je sens assez bien que le seul et unique péché est péché contre le Saint Esprit ».



(Pierre Jean Jouve, *La Faute*, 1938)

La préface à « Sueur de sang » (1933-1935), « Inconscient, spiritualité et catastrophe », délivre la source de la poésie de Jouve : « La poésie est un véhicule intérieur à l'amour. Nous devons donc, poètes, produire cette « sueur de sang » qu'est l'élévation à des substances si profondes, ou si élevées, qui dérivent de la pauvre, de la belle puissance érotique humaine » (mars 1933).

Cependant, le chrétien écouterait dans sa chair la présence de la matière poétique biblique, la conscience aigüe du péché au cœur de l'existence humaine, la grâce de l'aspiration mystique, l'esprit exigeant abandonné à l'amour de Dieu, le profond travail du désir d'absolu né de l'inévitable pesanteur des souffrances, - mal, maladie, douleur, angoisse, ennui -, et son cortège d'émotions mortifères qui séparent les hommes de l'amour, - jalousie, orgueil, colère, haine, désirs de possession, ignorance. La poésie de Jouve naît de l'expérience charnelle des souffrances du péché, mais travaillées du regard aigu de la psychanalyse dévoilant au profond du désir l'entremêlement de la mort à la vie, mais travaillées de l'espérance d'éternité de l'amour en la promesse du salut en Jésus-Christ (St Paul, Romains 5), Jésus, « le soleil des poètes » (Les noces, Des déserts)

Et l'homme sans péché/ Est celui qui ne devrait pas mourir, est donc celui / Qui ne connaîtrait nulle interdiction, est donc celui/ Qui n'aurait point de semblable, et qui ne devrait pas vivre ».

Pierre Jean Jouve, *Sueur de sang*, 1933.

Philippe Oliviero

Voici donc que l'histoire du Paradis antérieur à la faute, conçu comme dans le sein de Dieu avec un parfait et inerte bonheur, en lequel un principe contraire à Dieu se glisse pour déterminer une révolte, une désobéissance, ce qui entraîne la punition par l'obligation de mourir et la perte du paradis, cette histoire vue non plus dans la clarté mais plutôt dans les ténèbres, devient une histoire véridique et expliquante. Je me retrouve absolument à l'intérieur de cette histoire et son symbole décrit des mécanismes précis de ma souffrance devant Dieu ; mais elle devrait dire que sans doute *il faut* que le chemin de désobéissance soit entièrement suivi par l'homme afin qu'il soit l'homme, aux yeux mêmes de Dieu ; comme il faut que le sacrifice de Dieu rachète à la fin l'homme de la misère de Dieu.



Voici du moins ce que me dit, à moi homme des époques matérielles, cette antique histoire de la Genèse, chapitre I à III, je ne crois pas que le monde fut créé, que l'homme fut créé. Mais je vois un moment où l'homme s'est détaché pour reconnaître Dieu et tenter d'appartenir à Dieu. Je vois un moment où la voie humaine s'est destinée et la voie humaine n'a qu'un seul terme imaginable, qui est Dieu. Si le plus rusé des animaux des champs (qui doit devenir principauté du Mal ou Satan) a le pouvoir de séduire la femme, parente la plus étroite de la terre, devant l'arbre (la souche) de la connaissance du bien et du mal, et non loin de l'arbre de vie, je vois la catastrophe, de nature inconnue, se produire. L'homme doit quitter Dieu en lequel il est *non sciens* pour revenir un jour à lui, *sciens* ; l'instinct de vie est blessé par la mort ; et la catastrophe est enfoncée dans une nuit épaisse, où pourtant elle vit toujours et enfante. Je reconnais enfin en Satan le contre-Dieu, vraie puissance obsidionale de la terre, le malin, le méchant, l'orgueil rebelle, la curiosité, la puissance de répétition, - « recommence, et maintenant meurs ». Le cycle des puissances est donc achevé. Il me reste à considérer la Mort. Ici mon esprit chancelle et se trouble : car il s'agit de ma mort et elle est dure ; car l'énigme de Dieu est entièrement cachée là et rayonnante. O double Mort ! Tu es l'absolu du péché de la terre, et tu es sans doute le réceptacle de l'esprit saint, selon que Dieu se tourne.

Pierre Jean Jouve, *La Faute* (1938)

Le Paradis Perdu, écrit entre 1926 et 1928, ouvre l'édition de l'ensemble de l'œuvre complète souhaitée par Pierre Jean Jouve. Paru initialement chez Grasset (1929), *Le Paradis Perdu* fut réédité en 1938 à Paris chez l'éditeur typographe Guy Lévis Mano, éditions GLM, avec une préface intitulée "La Faute" accompagnée de douze gravures de Joseph Sima (préface reproduite dans le t1 des Œuvres, p 1212-1216).

Pierre Jean Jouve, Œuvres (I et II), Paris, Mercure de France, 1812 p., 1987. Texte établi et présenté par Jean Starobinski, avec une note d'Yves Bonnefoy et pour les textes inédits la collaboration de Catherine Jouve et de René Micha.